

toriture d'un aveu au doute qu'avait soulevé la nouvelle vague apportée du village par la Grand-mère. Et, un dimanche après-midi, elle s'en était allée chez Maria Duval dont le père, un cultivateur aisé, demeurait à l'autre extrémité du village. Elle trouva Maria seule dans la cuisine, chantant comme une cigale insouciant et contente de vivre, et dont les nuages de l'horizon n'inquiètent point l'âme imprévoyante et légère....

L'explication fut embarrassée et pénible; mais l'aveu tomba, brutal, des lèvres de la jeune fille.

"Pardonnez-moi la peine que je vais vous faire, Madame Poirier, avait-elle dit... mais je n'épouserai pas votre fils.

La veuve n'eut que deux mots durant tout le reste de l'explication: "Malheureuse !... Jean t'aimait tant !..."



Oui... mon fils, tu l'as perdue et elle n'est ni malade, ni morte...

Et elle ne put que dire cela, tant une intense souffrance intime crispait sa gorge.

Mais Maria Duval fut implacable. Elle répondit: "S'il m'aimait tant, le choix était facile entre son caprice et moi... Fallait qu'il reste ici !... Pourquoi aurais-je attendu votre Jean puisqu'il n'a pas craint de me quitter sans y être forcé? Je choisis aujourd'hui entre lui et un sort qui me plaît..."

Et Gertrude était retournée auprès de la grand-mère, blessée au sensible de l'âme par cette revanche qui trahissait la secrète rancune de la fiancée naguère momentanément abandonnée, sacrifiée au devoir, et qui faisait d'elle, de la pauvre mère, saignante et meurtrie, l'instrument du désespoir futur d'un fils adoré...

\* \* \*

"Maman !... je veux savoir la vérité, dites-la moi!... On semble me plaindre ici depuis que je suis arriyé et

on me presse toujours la main avec un air de tristesse... On me parle toujours doucement comme on parle à quelqu'un que l'on a à plaindre... Maman... dites-moi !...

—Maria !... ne put que répondre la mère... Maria !

—Malade!... Morte! Oui, c'est vrai, je ne l'ai pas vue encore alors qu'elle aurait dû être la première à m'attendre !... L'aurais-je perdue ?... Dites, mère !...

—Oui, mon fils, tu l'as perdue... et elle n'est ni malade ni morte !...

Alors, la perte de la créature adorée n'était pas de la nature qui s'était d'abord imposée à son esprit en détresse. Il voulut demander des éclaircissements et n'osa. Son cœur, si brave, tremblait à l'approche de l'irréparable; des idées confuses de trahison et d'abandon tourbillonnaient dans sa tête alourdie et il prit à deux mains son front brûlant, murmurant :

"Ah ! elle se marierait... et avec un autre !..."

Gertrude pleurait à sanglots pressés, précipités...

Le sergent Poirier était arrivé depuis deux jours de Québec où il avait été reformé à cause de sa blessure qui le rendait pour toujours impropre au Service militaire actif...

\* \* \*

Le sergent Poirier fut malade longtemps; ses glorieuses blessures s'enfièvreèrent. Mais la sève vigoureuse de son jeune corps finit par triompher. La terrible blessure de son cœur, plus cruelle que celle qu'il reçut à Courcelette, ne voulut pas toutefois se refermer.

"Tu l'as perdue, mon fils !... et elle n'est ni malade ni morte." lui avait dit sa mère. Et depuis, il n'avait fait que s'exclamer : "Moi qui ne vivais que pour elle !... qu'est-ce que je vais devenir maintenant ?..."

"Jean, mon Jean ! ne cessait de répondre sa mère est-ce que nous ne sommes plus là grand-mère et moi? Est-ce que tu ne nous aimes plus ?..."

L'hiver passa, très triste pour le soldat de Courcelette, puis vint le printemps. La guerre durait toujours et devenait même de plus en plus menaçante. On pressait les appels pour de nouveaux soldats ; on parlait même de conscription. L'Europe civilisée était en grand danger, menacée plus que jamais par la barbarie des bois. Du Canada, des troupes nombreuses partaient, volant au secours des deux mère-patries menacées; épuisées, demandant de l'aide de la jeune Amérique....

Jean Poirier était à peu près complètement revenu à la santé. La sève des jeunes chênes de nos forêts laurentiennes accomplit maints miracles... Mais comme à l'automne dernier, le cœur restait malade... Cela n'empêche pas d'être bon soldat...

Ce soir de mi-juin, Jean Poirier est avec sa mère et la grand-mère sur la véranda de la maison du rang de l'église. Au loin, les crêtes des Laurentides étincellent encore des derniers feux du soleil qui vient